

Le Grand Bleu ou la question psychotique

par Frank DROGOUL

(Reflux, ce texte vient échouer là, où déjà, ce *grand bleu* inspira l'un d'entre nous; Pierre DELION, Institution n° 4)

Le *grand bleu* est devenu un évènement. Mais ce qui en accroît l'originalité c'est qu'il l'aura été du seul fait de ses spectateurs, la critique l'ayant tout bonnement méprisé. Evènement, il l'est autant par le record de ses entrées (plus de cinq millions au premier été) que par l'amour irrationnel qu'il provoque chez ceux qui retournent le voir, pour certains jusqu'à quinze-vingt fois. C'est précisément cette rencontre qui produit l'évènement et nous pose donc une question. Si celle-ci est resté incompréhensible aux journalistes qui se targuent de faire les modes, elle a pourtant troublé tout ce public envahi par un affect resté sans mots. Quelle est donc la question qui vient réveiller en nous cette zone où le langage est resté absent? Ne s'agit-il pas de cette béance, en apparence entrouverte par l'image, mais dans laquelle le psychotique est à la dérive?

Expliquons nous. Le *Grand Bleu* est une histoire d'amour, histoire d'amour parallèlement vécue par deux plongeurs en apnée, Jacques et Enzo, deux "frères" fascinés, attirés par les profondeurs de la mer(e) - peut-on résister à faire ce jeu de mot? -, mais de manière structurellement bien différente pour chacun d'eux.

Enzo, l'Italien est dans la rivalité, rivalité oedipienne impuissante sous l'emprise despotique de la Mamma, génitrice et nourricière - l'interdit suprême n'est-il pas d'oser manger une pasta autre que la maternelle? L'objet de son désir, de son attirance vers les profondeurs lui restera donc jusqu'au bout méconnu, j'usqu'à l'instant ultime où, comprenant Jacques, il pourra choisir son destin et enfin le repos: la fusion maternelle, c'est la mort; et fort de cette découverte, Enzo pourra se libérer de ses objets fétiches et disparaître soulagé dans une ultime plongée où la "jouissance" lui sera enfin accessible.

De ces piteux objets, le premier qui nous est montré est une pièce de monnaie; elle instaure l'autorité d'Enzo dans la bande des frères dont Jacques s'exclue déjà en n'étant ni soumis ni rival. Au fond des eaux du port il ira la chercher, comme vingt ans plus tard, pour un chèque dont son frère marchande l'exorbitant montant, il partira dans les entrailles d'un navire échoué délivrer un plongeur, ou encore, pour une médaille et un record mondial le laissant toujours insatisfait, il se laissera glisser le long d'un câble de cent mètres dans les profondeurs de l'océan.

Enzo est un consommateur; consommateur de femmes, de records, de costumes... tous ces vêtements virils pour la possession desquels il croit être né, mais avec lesquels toujours un quelque chose lui manque. Ce quelque chose, Enzo espère pouvoir l'atteindre en faisant venir ce petit Français qui lui résiste non pas en tant que meilleur plongeur mais par son opacité : Jacques est en effet dans un univers pré-objectal.

Un élément néanmoins nous prépare à la conversion d'Enzo. Macho, il l'est, mais non sans savoir que toute cette panoplie n'est que leurre. Dans sa course à l'ostentatoire, surgit un objet singulier dont il ne peut se séparer, qui ne peut être remplacé par un plus beau, plus neuf : sa Fiat 500 délabrée, dont même le parebrise devient superflu car une fois au volant Enzo n'a

plus besoin de filtre pour se protéger du monde, lui qui, dès les premières images, ne quitte les lunettes que pour porter le masque. Fiat 500, symbole contradictoire de l'Italie, sa terre maternelle, rafistolée mais n'en continuant pas moins d'avancer et de fasciner; symbole incongru dans une société de consommation où chacun se fait représenter par sa voiture. Cette Fiat 500, voiture utérine s'il en est, de par sa taille et sa rondeur, préfigurerait la recherche ultime vers laquelle Enzo s'aveugle.

Reste le soi-disant rival, Jacques, le Français sans patrie, sa mère new-yorkaise y est retournée le laissant choir en Grèce. Et c'est dans un pays pour le moins opposé, le Pérou sous la glace, qu'il rencontrera celle qui croyait pouvoir devenir sa femme; originaire de la ville maternelle, elle séduit Jacques qui, dès le premier regard la situe ainsi dans son monde : "Je vous connais... on s'est rencontré dans le lac" et devant la mine éberluée de celle-ci "elle avait pourtant le même visage que vous"...

Reste donc Jacques, disions nous, hors du monde de l'échange, du monde de la compétition, fasciné par le seul univers sous-marin, et ceci dès avant la mort de son père. L'épisode de la disparition de celui-ci laisse par ailleurs une bien étrange impression. L'enfant ne veut pas qu'il plonge. Son oncle le rassure : avec une corde il remontera son père si quelque chose arrive; et Jacques peut alors formuler sa première et avant dernière question : "Pourquoi ma mère nous a-t-elle quittés?" (l'autre sera pour Enzo, prétendu expert, quand il se propose de l'éduquer sur les choses de l'amour : "je veux tout savoir" demande Jacques, "tout sur quoi?", "sur tout" conclut-il tellement ces choses lui sont étrangères). Quand l'accident survient, celui qu'on attendait mais qui nous surprend par sa violence, nous assistons impuissants au hurlement de l'enfant qui veut se jeter par dessus bord à la recherche de son père, à la précipitation de son oncle qui le retient pendant que sous nos yeux la corde défile et le tuyau se rompt. Jacques reste orphelin d'un père qui l'abandonne ou plutôt le précède dans leur quête commune.

Ainsi comprenons-nous que la mère, la génitrice, n'avait qu'à s'effacer devant ce couple père-fils, rivaux non pas dans une oedipienne possession de la femme, mais dans la pulsion fusionnelle à la "Mère", le grand Autre, le *Grand Bleu*, non pas masculin mais neutre, espace utérin antérieur à toute différenciation des sexes. Déjà le silence du *dernier combat* jouait sur les problèmes de la respiration (les hommes ne devaient pas parler sous peine de mourir asphyxiés), *Subway* comme son nom l'indique se passait sous terre mais n'a pas su conclure. Le *grand bleu* serait comme la synthèse de l'oeuvre de Besson, de ces deux tentatives restées suspendues. La dissolution terminale nous fascine comme la limite que, d'une autre façon, la psychose nous présente.

Adulte, notre orphelin ne sera donc pas à la recherche du père mort. Tout au plus était-il dès l'origine plus près que son géniteur de l'objet de leur désir commun. Il sera plongeur, non pas scaphandrier mais plongeur en apnée, l'autonomie parfaite. Il ne vivra pas de produits sous-marins mais parmi et pour les dauphins chez qui il ne cherche pas une communication calquée sur l'humaine, mais avec qui il prépare le voyage ultime comme celui de *Crin blanc*, film de l'enfance par excellence.

Enzo, pris au piège de la rivalité phallique, ira chercher celui qu'il croit être son seul rival. Mais si celui-ci accepte de donner le change, ce n'est en aucun cas pour quelques médailles, pour quelque phantasme de possession d'attribut paternel. Dès la première plongée, c'est le grand bleu qu'il vient chercher, invoquant le dauphin qui ce jour là se fait attendre. L'esthétique du film atteint alors son sommet. Film sur la mer, la caméra cherchait les fonds,

les coraux, les poissons, le rivage; puis elle servait la science, cet univers glacé à l'image du lac, domaine de l'expérience. Mais à la fin, le film nous envahit lorsqu'il n'y a plus rien que la densité pure vers laquelle nous conduit ce cable-cordon ombilical.

La musique artificielle et parfois un peu trop commerciale est peu à peu gagnée elle aussi par l'univers aquatique - à moins que le spectateur, capté, en vienne à confondre les dimensions sonores et visuelles, laissant déteindre l'image sur une bande son qui, ayant étouffé les mots, vient la servir exclusivement.